

5 leçons d'Anthropologie

Sur les talons des archéologues lancés à la conquête du globe dès le XIXe siècle, les ethnologues et anthropologues parcourent les continents au XXe siècle à la rencontre des « peuples premiers ». Un temps accusés de colonialisme, ces derniers n'en rapportent pas moins l'extrême diversité des organisations humaines, tout aussi bien que ce qui en fait l'unité. Apparentée aux Sciences sociales, l'anthropologie repose sur **le primat du culturel sur l'individuel et sur le biologique**. D'un point de vue méthodologique, l'anthropologie valorise davantage la participation observante dans la longue durée comme méthode de recherche, et la production de récits de vie plutôt que des recherches statistiques. Mais, plus qu'une méthodologie particulière ou un domaine institutionnel, la spécificité relative de l'anthropologie réside dans le genre de questions qu'elle permet de poser. Que veut dire « être humain » ? Quels mécanismes sociaux et culturels nous rendent-ils humains ? À cet égard, les anthropologues peuvent faire la différence. D'abord parce qu'ils travaillent avec de « petits faits », ces minuscules expériences vécues qui en disent long sur notre humanité diverse. Ensuite et surtout parce qu'ils prennent au sérieux ce que leurs interlocuteurs expriment sur ce qu'ils vivent, construisant des modèles explicatifs à partir de leurs expériences.

1 – La fabrication des sexes



Françoise Héritier (1933-2017)

Pour exprimer le rapport orienté et hiérarchique entre les sexes, Françoise Héritier parle de la "valence différentielle des sexes". Ce rapport, profondément inscrit dans la structure sociale, a été construit sur la première différence observable, celle du corps des hommes et des femmes. Il s'ensuit que toute pensée de la différence est aussi une classification par doublets, comme on peut le voir dans les catégories cognitives : haut/bas, chaud/froid, sain/malsain, etc. C'est ainsi qu'hommes et femmes partagent des catégories "orientées" pour penser le monde. Or les valeurs masculines sont valorisées et les féminines dévalorisées. Ainsi en Europe, la passivité, assimilée à de la faiblesse, serait féminine tandis que l'activité, associée à la maîtrise du monde, serait masculine. Selon Françoise Héritier, ce rapport émanerait de la volonté de contrôle de la reproduction de la part des hommes, qui ne peuvent pas faire eux-mêmes leurs fils. Selon Françoise Héritier, la femme n'est pas biologiquement plus faible que l'homme. En fait, le développement physique des hommes aurait été culturellement favorisé.

♦ Le mythe de la supériorité physique masculine :

« *Je ne nie pas le pouvoir des hormones, explique Héritier, le fait que les femmes ont la voix douce et une pilosité réduite par exemple. Mais si elles n'avaient pas été culturellement contraintes, la différence de force si souvent évoquée n'aurait pas une telle importance. La différence morphologique de poids et de taille entre homme et femme n'est pas une question de nature mais d'accès à la nourriture. Depuis la préhistoire, les hommes prennent pour eux les protéines, la viande, les graisses, tout ce qui est nécessaire pour fabriquer les os ; tandis que les femmes ont eu accès aux féculents, à ce qui est calorique, qui donne des rondeurs* ». C'est cette alimentation différenciée qui, au fil des millénaires, a progressivement et artificiellement produit une spécification, sélection d'autant plus « *dangereuse pour les femmes au moment de l'accouchement* ». Aujourd'hui, dans les pays occidentaux, où les enfants des deux sexes ont accès à la même nourriture, estime Françoise Héritier, la différence a tendance à se gommer. « *Mais il faudra encore des générations avant que les femmes atteignent leur réelle stature* ».

♦ Le mythe de la supériorité logique masculine :

la femme, selon Françoise Héritier, n'est pas plus inférieure biologiquement dans ses aptitudes logico-déductive. Cette fois, ce sont les rétroactions quotidiennes et répétées avec l'enfant qui sont en cause. « *Selon la façon dont sont élevés les enfants, se créent des liens synaptiques forts, qui vont être les grands câbles sur lesquels le reste va se greffer par apprentissage. C'est cet apprentissage qui est différentiel. Il est fonction des schémas mentaux, eux-mêmes intériorisés par les enfants* ». Résultats de ce conditionnement constant : les filles sont prétendument « naturellement » peu intéressées par les maths et la physique – alors qu'elles en sont détournées – et

« Depuis la préhistoire, les hommes prennent pour eux les protéines, la viande, les graisses, tout ce qui est nécessaire pour fabriquer les os ; tandis que les femmes ont eu accès aux féculents, à ce qui est calorique, qui donne des rondeurs ».

d'avantage par la littérature. « *Les femmes et les hommes sont égaux en capacités intellectuelles et émotionnelles, mais on ne leur permet pas de les développer de la même manière* ».

♦ **Une valence différenciée aux sources de la violence** : « *Il faut de la volonté et du temps parce qu'il est plus facile de transmettre ce qui vous a été transmis, que de se remettre en question et changer notre mode d'éducation*, explique enfin Françoise Héritier. *Par exemple, nous pensons agir rationnellement en disant aux enfants que " papa a déposé une graine dans le ventre de maman ". Or, cette explication renvoie à des croyances archaïques, théorisées par Aristote, qui ont toujours cours dans les sociétés dites primitives et que l'on retrouve dans les ouvrages de médecine du XIXe*

siècle : la mère n'est soit qu'un matériau, soit qu'un réceptacle. L'étincelle, le germe, ce qui apporte la vie, l'identité humaine, l'esprit, l'intelligence et même parfois la religion ou la croyance, tout est contenu dans le sperme ! Cette pensée archaïque est sous-jacente aux violents ethniques. En ex-Yougoslavie, on disait aux femmes musulmanes "on va te faire un enfant chrétien", et aux chrétiennes "on va te faire un enfant musulman". L'enfant qui va naître est censé être d'une autre nature que sa propre mère par la puissance du sperme. La grossesse forcée est la violence spécifique faite aux femmes ».

Bibliographie : Françoise Héritier, « *La différence des sexes* » ; Thomas Laqueur, « *La fabrique du sexe* ».

2 – La fabrique des mythes

♦ **Défense des peuples « primitifs »**. En 1951, à la tribune de l'UNESCO lors de sa conférence sur *Race et histoire*, l'ethnologue Claude Lévi-Strauss dénonce dans un même élan impérialisme et universalisme abstrait. On l'accuse aussitôt de relativisme – idée selon laquelle toutes les civilisations se valent. **Le fondateur du structuralisme** s'en défendra : « *J'ai commencé à réfléchir à un moment où notre culture agressait d'autres cultures dont je me suis alors fait le défenseur et le témoin. Maintenant, j'ai l'impression que le mouvement s'est inversé et que notre culture est sur la défensive vis-à-vis des menaces extérieures, parmi lesquelles figure probablement l'explosion islamique. Du coup je me sens fermement et ethnologiquement défenseur de ma culture* ». Seul critique qu'il admet : celle qui révèle son puissant pessimisme à propos de la **disparition corps et biens du continent mythologique, des sociétés sauvages** et de pans entiers de la culture humaine, terrassé par la frénésie civilisationnelle et

Emblème fondamental de l'ordre social et symbolique, la prohibition de l'inceste est un comportement immuable par-delà la diversité des sociétés humaines.

expansionniste de l'homme contemporain à augmenter sa propre puissance et sa propre maîtrise.

♦ **Le cru et le cuit**. Toute la subtilité de son propos explose dans son ouvrage « *Le Cru et le Cuit* » publié en 1964. Il s'agit du premier tome des *Mythologiques* (les trois autres étant « *Du miel aux cendres* », « *L'Origine des manières de table et L'Homme nu* »). Claude Lévi-Strauss y observe notamment que les peuples qui ne connaissent pas la cuisson des aliments n'ont pas de mot pour dire « cuit ». Mais par contrecoup, ils n'ont pas davantage de mot

pour dire « cru » puisque le concept même ne peut en être caractérisé. Partant de ce constat, et du mythe du dénicheur d'oiseaux, il tente de montrer comment **l'ensemble des mythes amérindiens forment un système cohérent**. Surtout, il met en lumière la fabrique du réel, soulignant combien celui-ci est conditionné par l'expérience : dans cet ouvrage fondamental Lévi-Strauss ne tente pas seulement de montrer comment les qualités purement sensibles et empiriques comme le cru ou le cuit se laissent articuler en **un réseau abstrait de relations, souvent binaires** (par doublets), et finissent par former un système. Il avance que seules des expériences nouvelles permettent de développer de nouveaux paradigmes.



Claude Lévi-Strauss (1908-2009)

♦ **Prohibition de l'inceste**. Au départ de toute société et de toute culture, explique encore Lévi-Strauss, il y a une nomenclature des êtres sociaux classés en deux groupes : les conjoints possibles et les conjoints prohibés. L'emblème fondamental de cet ordre est la prohibition de l'inceste, comportement immuable par-delà la diversité des sociétés humaines. Lévi-Strauss y perçoit le plus petit élément culturel dans le fond naturel : « *La prohibition de l'inceste, écrit-il, exprime le passage du fait naturel de la consanguinité au fait culturel de l'alliance ...[...] elle est, à la fois, au seuil de la culture, dans la culture et en un sens la culture elle-même* ». C'est à partir de cette analyse que Lévi-Strauss construit le schéma de son maître livre, « *Structures élémentaires de la parenté* » (1949).

Bibliographie : C. Lévi-Strauss, « *Triste tropique* » (1955) ; C. Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, (1962)

3 – Le sens des maux

Un temps marié à Françoise Héritier et président de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), Marc Augé a dirigé l'ouvrage pluri-disciplinaire « Le Sens du mal » autour de la problématique de la maladie. Il a effectué de nombreuses missions en Afrique noire (Côte d'Ivoire, Togo) et en Amérique du Sud (Argentine, Chili, Venezuela, Bolivie), développant le concept d'*idéo-logique*, c'est-à-dire la manière dont, à travers des dispositifs et productions symboliques, s'ordonnent pour une société donnée le possible et le pensable, et s'orchestre pour tous et pour chacun l'imposition du sens. À partir des années 80, il observe les réalités du monde contemporain dans son environnement immédiat (Paris, France, Italie, Espagne), notamment dans son ouvrage « Un ethnologue dans le métro » (1986).

♦ « Surmodernité ».

Dans « Non-lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité » (1992), Marc Augé définit la « surmodernité » en l'opposant à la modernité selon trois caractéristiques :

- La « **surabondance événementielle** » : l'époque actuelle produit un nombre croissant d'événements que les historiens peinent à interpréter (Augé se réfère notamment à l'effondrement du bloc soviétique, qui précède de peu la publication de son livre) ;

De la Côte d'Ivoire aux Cévennes, de la région parisienne à la Haute Volta, aujourd'hui comme hier, la maladie possède une dimension sociale essentielle à sa définition et à son interprétation.

d'images du monde entier notamment par la télévision ;

- L'« **individualisation des références** », c'est-à-dire la volonté de chacun d'interpréter par lui-même les informations dont il dispose, et non de se reposer sur un sens défini au niveau du groupe.

Bibliographie : « Le Sens du mal. Anthropologie, histoire, sociologie de la maladie, Marc Augé & Claudine Herzlich (dir.), Bruxelles, Éditions des archives contemporaines, collection « Ordres sociaux », 1983.

4 – Don, sacrifices et magie

C'est à son oncle Émile Durkheim, de quatorze ans son aîné, que Marcel Mauss doit sa vocation, puis sa carrière. Titulaire en 1901 de la chaire d'« histoire des religions des peuples non civilisés » à l'EPHE (École pratique des Hautes Études), Mauss intègre L'Année sociologique, revue créée par Durkheim. **Père de l'anthropologie française**, Mauss aborde une grande variété de sujets tels que les techniques du corps, la religion ou la magie. Il élabore le concept novateur de « fait social total », intrinsèquement pluridimensionnel, à la fois économique, culturel, religieux, symbolique, juridique, mais irréductible à un seul de ces aspects. Son concept « **d'homme total** » intégrant ses dimensions physiologique, psychologique et sociologique inspirera notamment le sociologue Pierre Bourdieu dans ses analyses en termes « d'habitus ».

Sur le plan méthodologique, Marcel Mauss est parmi les tout premiers à pratiquer avec ses équipes la division du travail entre **collecte** des faits – tâche qu'il assigne à l'ethnologue – et **interprétation** pour les rendre intelligibles. Ainsi, écrit-il, « *il faut des sociologues et des ethnographes. Les uns expliquent et les autres renseignent* ».

♦ La maladie a ses significations, peut-on lire

dans l'ouvrage collectif « Le Sens du mal » co-dirigé par Marc Augé (1983). De la Côte d'Ivoire aux Cévennes, de la région parisienne à la Haute Volta, aujourd'hui comme hier, la maladie possède une dimension sociale essentielle à sa définition et à son interprétation. Dans « Le sens du mal », les ethnologues décèlent dans la logique des symbolismes mis en oeuvre pour décrire et maîtriser la maladie et le malheur une volonté de sens et de cohérence qui a son équivalent dans les sociétés industrielles. En sens inverse et en écho, les sociologues des sociétés industrielles montrent comment la maladie, fonctionnant comme « signifiant social », exige une interprétation qui n'est jamais purement technique ni purement individuelle. Ainsi se dévoile une unité d'objet qui devrait provoquer la réflexion des spécialistes de sciences humaines, mais aussi celle des spécialistes de la santé qui s'interrogent sur le sens de leur pratique comme parfois leurs patients sur le sens de leurs maux.



Marc Augé



Marcel Mauss (1872 - 1950)

♦ **Don / contre-don.** Marcel Mauss s'intéresse à la signification sociale du don dans les sociétés tribales, ainsi qu'au phénomène religieux : la magie est considérée comme un phénomène social qui peut

Tout en créant du lien social, le don « oblige » celui qui reçoit, lequel ne peut se libérer que par un « contre-don »

notamment s'expliquer par la notion de **mana**. Tout en créant du lien social, le don est agoniste (il « oblige » celui qui reçoit, qui ne peut se libérer que par un « contre-don »). Pour Marcel Mauss, le don est essentiel dans la société humaine et comporte trois phases : l'obligation de donner, l'obligation de recevoir et l'obligation de rendre. S'il prend les sociétés « primitives » comme terrain d'étude, c'est moins parce que le primitif serait toujours aussi le simple et l'originel, que parce qu'il est difficile de rencontrer ailleurs une pratique du don et du contre-don « plus nette, plus complète, plus consciente » c'est-à-dire comme un « fait social total ».

♦ **Dyptique Magie-Sacrifice.** S'il a lui-même très peu pratiqué d'études de terrain, Marcel Mauss a cependant incité ses élèves à se rendre sur place pour les observations et a rédigé un Manuel d'ethnographie qui répertorie l'ensemble des dispositions à prendre lors d'une étude de terrain. Et c'est avec Henri Hubert, son « frère de travail », que Mauss co-écrit « l'Essai sur la nature et la fonction du sacrifice » ou « l'Esquisse d'une théorie générale de la magie », ouvrant la voie à une littérature abondante. Dans « La Pensée sauvage, Lévi-Strauss présentera notamment la magie comme un problème de **classement** : il s'agit pour le magicien qui veut guérir un mal de dents avec un bec de pic de déterminer si on peut « **faire aller ensemble** » le bec de pic et la dent de l'homme, c'est-à-dire s'ils appartiennent à la même classe d'êtres dans le monde.

Bibliographie : « Esquisse d'une théorie générale de la magie », Marcel Mauss et Henri Hubert, *L'Année Sociologique* 7 ; « Pouvoirs sorciers, enquête sur les pratiques actuelles de sorcellerie », Dominique Camus.

5 – L'âme des plantes

Grande figure américaniste de l'anthropologie, Philippe Descola parcourt l'Amazonie équatorienne avec son épouse Anne-Christine à la découverte d'un modèle fascinant de cohabitation avec la nature. Au bout du chemin : une critique du dualisme nature/culture.

Tout commence lorsque, de 1976 à 1979, Descola vit au contact quasi continu des Jivaro Achuar, dans le haut bassin équatorien du Rio Pastaza, à la frontière entre l'Équateur et le Pérou.

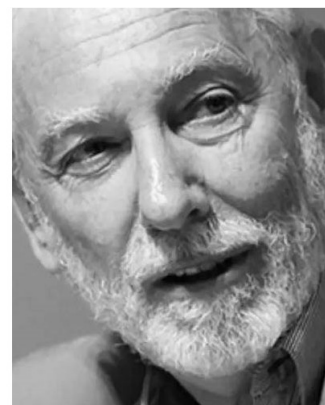
Aux yeux des indiens Achuar, les êtres de la nature ont des caractéristiques « humaines » : « Les plantes, les animaux et même les météores sont des « personnes » dotées d'une âme et d'une vie autonome ».

L'anthropologue français montre comment la « nature » se voit attribuer des caractéristiques « humaines » : « *Les hommes et la plupart des plantes, des animaux et des météores sont des personnes (aents) dotées d'une âme (wakan) et d'une vie autonome* ». Par la capacité qu'ont les âmes d'échanger dans des situations particulières, **les humains et non-humains forment un continuum**. Les mythes Achuar disent entre autres choses comment à l'origine tous les êtres avaient une apparence humaine, celle des « personnes complètes » (penke aents). Perdant celle-ci dans les circonstances du mythe, plantes et animaux n'en gardent pas moins, pour les Achuar, une sociabilité

ordonnée selon les mêmes règles que celles qui régissent leur propre vie sociale.

De là, Descola distingue une série de mondes qui encadrent les pratiques que les Achuar exercent envers les êtres avec lesquels ils sont en contact : la maison, le jardin, la forêt et la rivière. Unité minimale de la société Achuar, la maison est le « *modèle d'articulation des coordonnées du monde et segment terminal d'un continuum nature/culture, la matrice spatiale de plusieurs systèmes de conjonction et disjonction, le point d'ancrage de la sociabilité inter- et intra-maisonnée* ». Si les hommes réalisent l'essartage, le jardin est cependant un espace dévolu aux femmes, qui assument l'essentiel de l'activité horticole mêlant des actes techniques de plantation, de désherbage et de récolte, avec des actes magiques, au premier rang desquels viennent les chants incantatoires (anent) destinés à l'esprit tutélaire des jardins, Nunkui, à l'âme des plantes (wakan), aux charmes (nantar) et aux auxiliaires de Nunkui. Autant de « modes d'identification » qui amènent la société Achuar à une domestication non-agressive de son environnement naturel.

Bibliographie : « *La Nature domestique : symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar* » (1986).



Philippe Descola